

VOIX SOUFIES A TRAVERS LE TEMPS

Le contexte

La pièce "Ego Monstre" fait partie d'une trilogie appelée "Voix Soufies à Travers le Temps" qui met en scène trois grandes figures de l'Islam: Hussein bin Mansour Al Hallaj, martyr mystique qui vivait au dixième siècle à Bagdad, Djalal al dîn Rûmi né à Balkh en Afghanistan, mort à Konya en Turquie qui illumine depuis plus de 700 ans le monde musulman et aujourd'hui le monde occidental et, Sayd Bahodine Majrouh, le plus scandaleusement méconnu, poète et philosophe afghan du XXème siècle assassiné en 1988 pour avoir démonté tous les rouages d'une politique en forme d'asservissement de la race humaine qui grandit à notre époque comme le pire des cancers que le monde ait connu.

La volonté de cette trilogie est bien sûr de faire prendre conscience de la totale coercition dont nous sommes tous victimes depuis la nuit des temps malgré la parole et la mise en garde des prophètes.

Ce spectacle est à la foi un cri et en même temps il montre un chemin pour sortir de notre condition humaine; celui de l'Amour.

Hallaj fut torturé et décapité avec une effarante cruauté pour avoir dit en son temps deux mots en arabe "Ana-l-haqq" "Je suis la vérité" deux mots prononcés dans la langue sacrée du Coran, deux mots qui sont une menace pour tous les dirigeants du monde. Hallaj disait "Car qu'est-ce que la vie ici bas sinon la jouissance précaire des vanités?", d'autres mots impossibles à entendre par les mêmes gardiens de l'ordre établi. Hallaj est mort d'avoir osé se séparer de la communauté pour prier à sa façon, d'avoir montré une autre façon d'adorer Dieu, de connaître le chemin pour accéder à lui et se tenir dans Son intimité, tout en dénonçant les mœurs dépravées, les pillages auxquels se livre le pouvoir, les confiscations des terres ; alors tous les pauvres, et ils sont nombreux, s'agglutinent autour de lui et écoutent cet homme qui n'a pas peur des puissants et leur jette toute leur rancœur en pleine figure.

Insupportable pour tous ceux qui mènent le monde.

Djalal al din Rûmi fut au XIIIème siècle le fondateur de la confrérie des Derviches Tourneurs et reconnu comme l'un des plus grands Maitres Soufi qui nous laisse un message spirituel d'une dimension universelle.

Lorsqu'il quitta ce monde au soir du 17 décembre 1273, chrétiens, juifs et musulmans assistèrent ensemble à ses funérailles. Il prêcha l'Amour au moment même où Gengis Khan et ses collatéraux ravageaient le monde. La conviction de celui que l'on appelait Mawlana, "Notre Maître", est que la vie ne devient possible que" si l'on sacrifie avec amour toutes les parties de son être les unes après les autres".

Retenant l'image de Diogène, le chercheur, Rûmi parcourt la ville dans le soir, une lanterne à la main en disant "Je suis las des animaux et du bétail ; je voudrais voir un être humain" Et si les puissants de son temps qu'il a souvent mortifié n'osèrent l'attaquer frontalement, ce ne fut que par son charisme extraordinaire auprès du peuple.

Pourquoi il y a t-il tant de souffrance sur terre? Quel est le sens de la maladie, de la faim, des catastrophes? Pour Mawlana "tout a un sens", la grâce de Dieu est souvent cachée dans le courroux comme une précieuse cornaline est cachée dans la poussière. Depuis son temps Mawlana nous appelle à participer à la danse qui se meut à travers l'univers, à graviter autour du soleil de l'Amour pour nous extraire de notre condition terrestre;

"Tu appartiens au tournoiement
Que puis-je faire quand l'Amour apparaît,
Et entoure mon cou de sa griffe?
Je le sais, le serre sur mon sein
Et l'entraîne dans le tournoiement!
Et quand la poitrine des atomes
S'emplit de l'éclat du soleil,
Tous entrent dans la danse, la danse
Sans se plaindre du tournoiement!"

L'arrivée de Sayd Bahodine Majrouh dans le monde du XXème siècle fut un immense don de Dieu lui qui disait "La vraie connaissance est celle que l'on éprouve de ses propres limites. Quand à l'amour, c'est la confiance en Dieu" Abattre tous les masques du pouvoir, qui avec ses ruses, manœuvres et stratagèmes rend les peuples esclaves depuis les origines, telle fut la raison d'être de la venue de cet homme.

L'enfer, dit-il, c'est le Moi, celui qui fait les murs, les forteresses, les prisons, celui qui détourne tout à son profit, dieux, rois, soleils. Celui qui torture et tue, qui enlaidit, qui défigure. L'insatiable conquérant.

En France c'est grâce à la traduction inspirée de Serge Sautreau, auquel nous devons rendre hommage, que nous avons pu découvrir cette œuvre majeure dont on ne parle pas tant elle est subversive pour tous les dirigeants qui asservissent les états. Ce texte est un cri à nul autre pareil.

"Le magicien du pouvoir transforme absolument le monde, d'un mensonge aberrant, il sait tirer une vérité irréfutable; le mal et la corruption, il les métamorphose en lois d'airain de la splendeur et de la vertu. De la laideur parfaite il fait jaillir la fascinante beauté."

"O amis exilés vous versez de l'eau dans le gosier des chefs, mais leur pouvoir est votre désert, votre désert abreuve ce pouvoir, quand eux mêmes ne sont rien. Ils voyagent grâce à vous, et dans le monde entier. A leur retour ils font ripaille avec les loups d'ici et se partagent leurs butins, puis ils vous jettent des miettes et attendent votre amour."

Je pense que chaque individu animé par le pouvoir, et ils sont nombreux, des hommes politiques du plus petit au plus grand, le moins mauvais fut-il, des magnats de la presse, des grands banquiers, des patrons d'empires industriels doivent se retrouver dans ces textes.

Qu'attendent tous ceux qui prétendent que nous sommes un pays démocratique sans censure pour faire découvrir cette œuvre? Je pense bien sûr aux journalistes en premier, mais encore faut-il que ces gens soient cultivés ou animés d'un peu de courage. Cette trilogie est née d'une volonté acharnée de quelques artistes pas forcément médiatisés mais animés d'une envie absolue de faire découvrir ces trois Maîtres de la pensée universelle qu'un lien indéniable relie à travers le temps.

Lionel Tardif

VOIX SOUFIES A TRAVERS LE TEMPS

Pièce en trois volets, écrite par Lionel Tardif

INTRODUCTION

Certains hommes échappent à la mesure humaine parce qu'ils témoignent d'une vérité incommensurable.

Ce spectacle en trois tableaux vous fait entendre cette vérité qui s'est manifestée à des époques différentes de l'humanité. Nous avons choisi les voix de trois maîtres soufis qui se sont répandues au IX^e et X^e siècles, de la Perse à Bagdad en Irak avec Hallaj, au XIII^e siècle de Balkh en Khorasan à Konya en Turquie avec Balkhi Rûmi et au XX^e siècle en Afghanistan avec Majrouh.

Voyageons ensemble à travers le parcours de la souffrance christique de Hussein Ibn Mansour al Hallaj, mort crucifié en 922 victime d'une fatwa pour avoir dit : « je suis la vérité ». Lui qui balayait des cils la poussière du chemin, a tout à coup percé la perle de l'Identité suprême en plongeant dans l'océan de son néant

Hussein ibn Mansour Al Hallaj

- Le nom de Hallaj résonne depuis des siècles ! Rien n'a pu faire taire le cardeur, ainsi nommé à cause du vêtement de laine blanche qu'il portait en toute saisons. Il continue à traverser les époques et il continuera à traverser les siècles. L'histoire a rendu son verdict, elle n'a pas d'autre choix, elle est condamnée à vivre avec ce nom. Comme pour revivre inlassablement son martyre. Il prie, il voyage ; qui est cet homme qui attend avec une si grande sérénité la mort ?

- Hallaj était un homme de grande culture. Il fréquentait tout le monde à Bagdad et ne s'interdisait aucun contact. Il allait aussi bien avec le milieu sabéen, païen anti-mystique qu'avec les révolutionnaires qarmates.

- « Sache que judaïsme, christianisme et islam, comme les autres religions, ne sont que dénominations et appellations. Le but recherché à travers elles jamais ne varie ni ne change. »

- Hallaj se veut comme un lien où doit se réaliser une synthèse. La vérité est liée à son universalisme et n'est pas fondée sur une adhésion résignée à une science divine.

- Comme il approche les gens du monde qu'attirent les sciences grecques telles que l'alchimie et la médecine il n'en faudra pas plus pour faire dire que c'est un charlatan, un possédé, un homme inspiré par le diable. De plus Hallaj dénonce avec constance les inégalités sociales criantes et la malnutrition qui fait des ravages, les pillages et les confiscations auxquelles se livre le gouvernement pour combler les caisses de l'Etat.

- Il se soucie si peu de ce que le calife et les politiques autour de lui refusent toute contestation du pouvoir, qu'il agravera son cas lorsqu'il dira haut et fort : « Dieu m'a parlé, du fond de mon cœur, et ma science s'est formée sur mes lèvres. Il m'a rapproché, moi qui était loin de lui. Il m'a rendu Son intime, Son élu. »

- Dans une époque qui connaissait une véritable dépravation des mœurs, Hallaj rêvait une vie de renoncement et d'humilité fervente. Il revenait de la Mecque où il avait passé deux ans dans une totale solitude. Il revint, et ce fut un autre homme !
- Sa foi est débordante et il prêche au grand jour les règles de vie qui lui semblent bonnes pour lui comme pour les autres. On le traite de sorcier, de fou, de faiseur de miracles, de charlatan.

Peu de temps avant d'être jeté en prison il découvre cette union avec Dieu :

- « Ta place, dans mon cœur, c'est mon cœur tout entier, rien d'autre que Toi n'y a de place ; « Mon esprit Te retient entre ma peau et mes os, regarde, si je Te perdais, comment ferais-je ? Quand j'essaie de cacher Qui j'aime, mon subconscient Le manifeste par les larmes que je cachais. »
- Prophète errant qui marche dans les villes phares du monde musulman, puis sur la rive droite de Bagdad, à la porte des mosquées, dans les cimetières, sur les places des marchés, il prêche la contrition, la vie renoncée et la joie de l'union divine.
- Une nuit se leva le soleil de Celui que j'aime
Il resplendit et ne connut pas de couchant
Car le soleil du jour se couche la nuit
Et le soleil du cœur ne s'absente pas. »
- « C'est un faiseur de miracles » dit-on. Il parle avec les djinns ! »

Il ignore encore que ce peuple qu'il aime tant et dont il se sent si proche, l'accusera de magie et le qualifiera de possédé.

- « J'ai laissé aux gens leur ici-bas et leur religion, absorbé en Ton amour, ô Toi ma religion et mon ici-bas. »
- Les enfants aiment cet homme. Ils ne comprennent pas tout ce qu'il dit, mais ils laissent tout tomber pour s'attrouper autour de lui. Ils aiment son audace.

« C'est Hallaj »
« C'est Hallaj »
« C'est Hallaj »

- Il parle des mœurs dépravées. Des pillages du pouvoir, des confiscations des terres. Les pauvres se pressent autour de lui, lui seul

a le courage de dénoncer ceux qui volent, ceux qui trichent et s'abritent derrière la religion pour continuer leur forfait.

- C'en est trop, on l'arrête !

- Les soufis de son temps gardèrent la réserve sur son cas, parce qu'ils considèrent qu'Hallaj avait commis une imprudence en divulguant les secrets divins à des gens qui n'étaient préparés, ni à les recevoir, ni à les comprendre. Hallaj a commis la faute de rompre publiquement la discipline de l'arcane. Mais lui ne se souciait plus de parler que pour des initiés. Hallaj avait une très grande avance, non seulement sur son temps, mais sur les temps présents et à venir.

- « Tuez-moi ! Vous serez récompensée et moi je serai au repos. »

- Il répondait ainsi lorsqu'un vieil homme lui demande d'expliquer ce qu'il veut dire :

- « Pour un musulman, il ne peut y avoir dans la vie d'autre affaire plus pressante que celle de me tuer. »

- Il fut accusé d'avoir parti liée avec les mouvements shiites, de prêcher qu'on a plus besoin d'aller à la Mecque en pèlerinage quand on a trouvé Dieu :

- « Les gens font le pèlerinage, moi je vais en pèlerinage vers mon Hôte bien aimé ; s'ils offrent en sacrifice des agneaux, moi j'offre mon cœur et mon sang ! »

- La nouvelle parvint à Bagdad jusqu'au Vizir Abdel Hamîd, son ennemi le plus acharné. Lorsqu'on lui amena Hallaj, le vizir l'insulta, le gifla, puis le frappa de toute sa haine ! Il fut condamné à huit années d'emprisonnement. Hallaj était un danger, une menace constante. Il fallait le séparer des autres hommes.

- Huit années passent et la fatwa tombe.

- Le procès avait duré sept mois et s'acheva par la condamnation à mort. Hallaj s'était heurté au mur d'incompréhension que ses contemporains, englués dans leurs égoïsmes avaient érigé entre lui et eux pour se protéger et continuer à faire fructifier leurs vanités quotidiennes. Ils voulaient et veulent toujours, ces contempteurs, un monde à eux et pour eux.

- Ils n'hésitent pas à éteindre les idées et les richesses spirituelles des êtres humains et à les écraser par la puissance de l'argent. Pourtant

une énergie économique et spirituelle est nécessaire pour vivre et réaliser ces idées en ce bas monde. Leur arme est la politique, formidable organe de pouvoir pour les gens de pouvoir.

- Hallaj est mort pour cela !

Lorsque ses bourreaux s'approchèrent de sa cellule, Hallaj ne cessa de répéter :

« Tromperie, tromperie »
 « Tromperie, tromperie »
 « Tromperie, tromperie »

Puis, lorsqu'ils entrèrent, il s'écria :

« Vérité, vérité »
 « Vérité, vérité »
 « Vérité, vérité »

Après avoir été flagellé, lorsqu'on l'emmena vers le lieu d'exécution, Hallaj Murmura :

« J'ai un bien Aimé
 Que je visite dans les solitudes
 Présent et absent aux regards
 Tu ne me vois pas l'écouter avec l'ouïe
 Pour comprendre les mots qu'il dit
 Mots sans forme ni prononciation
 Et qui ne ressemblent pas à la mélodie des voix
 C'est comme si en m'adressant à Lui
 Par la pensée, je m'adressais à moi-même
 Présent et absent proche et lointain. »

- Hallaj marche dans Bagdad sa ville. Le ciel lorsqu'il se lève, ne cherche on dirait, qu'à se poser sur ses épaules pour découvrir chacune de ses impasses et de ses cours carrées. Lorsqu'il traverse le Tigre, il voit que la lumière scintille dans les eaux du fleuve. Il se doute que ses cendres se mélangent à cette eau et que ce fleuve les emportera vers une impossible destinée.

- Hallaj va mourir aussi pour avoir osé se séparer de la communauté pour prier à sa façon. Pour avoir osé exprimer sa différence et montrer une autre façon d'adorer Dieu.

« Je suis la vérité »
 « Je suis la vérité »

« Je suis la vérité »

« Anna-I-Hacq »

- voilà la phrase de trop ! La phrase insupportable. Il est conduit sur l'esplanade de la ville où Abu L Harith l'attend pour lui couper les mains et les pieds avant de le crucifier. Mort atroce, s'il en faut.

- « Le soleil du Bien Aimé s'est levé de nuit,
Il resplendit et ne connaît pas de couchant.
Si le soleil du jour se couche la nuit,
Le soleil des cœurs ne saurait se coucher. »

La foule est au rendez-vous.

- « Il se mit à rire si fort lorsqu'il eut vu la croix que des larmes lui vinrent aux yeux. Il se tourna alors vers la foule et posa sur elle son regard. » Quels sont ces visages qui l'observent. A l'un d'eux qui l'interroge il dit :

- « Je suis dans l'ivresse de la beauté
Qui attire les hommes avides d'amour. »

- La mort est là, assise à ses côtés.

- Son fils Hamd l'observe bouleversé. Hallaj s'était marié et avait quatre enfants. Hamd a saisi la complexité de son père même s'il ne comprend pas toujours. Cette mort n'est pas un deuil, elle n'est pas une fin en soi, c'est une porte ouverte sur un autre monde.

- La ville s'est arrêtée de bouger.

- On le fouette à nouveau, cinq cent coups de fouets. Son nez se fend sous les coups, le sang se met à couler abondamment. Hallaj, le nom remplit l'esplanade, résonne partout. Aucune plainte ne sort de la bouche du supplicié.

Le bourreau, ruisselant de sueur, déroule un tapis, sort son sabre, l'observe un instant et l'abat à plusieurs reprises. Quand on lui coupa les mains et les pieds, il sourit à chaque fois, puis, il marcha sur ses jambes amputées pour les sécher dans la poussière, le sang coulait de plus en plus fort.

- Alors, Abu L Harith l'empoigna, le coucha sur la croix, le hissa sur un poteau, ses poignets cloués à la poutre transversale. Crucifié, comme le dernier des hommes. Pour signifier que l'homme qu'on supplicie

appartient au rebut de l'espèce. Souffrir, on le fait souffrir, voilà ce qui importe.

« Pourquoi la croix ? Que vient faire la croix du Christ en terre d'Islam ? »

Mais ses bourreaux comme ses juges, savent eux, que la croix est l'instrument d'un supplice effroyable et honteux, réservé aux esclaves révoltés ; Ces sous-hommes ! Le regard d'Hallaj se pose sur son fils, Hamd.

- « Oui, va-t'en prévenir mes amis que je me suis embarqué pour la Haute mer, et que ma barque se brise ! C'est dans l'instance suprême de la croix que je mourrai ! Je ne veux plus aller ni à la Mecque ni à Médine. »

_ Abu L Harith, le bourreau avance vers lui impressionné. Comment cet homme peut-il ne manifester aucune souffrance. Il regarde Hallaj. Cet homme est fascinant :

- « C'est un ange !—*Murmure-t-il* - Un ange !

- Un ange !
- Un ange !
- Un ange !

- (*Il hurle la fin de sa phrase*) « Cet homme est un ange ! »

- « Assassinez-moi, vous les plus forts. Dans mon assassinat réside ma vie. Dans ma mort existe ma vie Et dans ma vie réside... ma mort, Mon être anéanti est le fait le plus noble. Mon âme ne désire plus vivre cette vie monotone. Tuez-moi, brûlez-moi avec mes os consumés. Puis, enterrer mes restes dans les cimetières dévastés. Vous trouverez le secret de mon Bien Aimé au fond de mon être. A la fin de ma vie, je suis devenu un vieillard dans les bras des nourrices. Comme c'est étrange. Ma mère a enfanté son père, alors que mes filles sont devenues mes sœurs. Enfin, collectez ces parties lumineuses de corps, faites d'air, de feu et d'eau de l'Euphrate. Semez-les dans une terre abandonnée. Arrosez-les d'une rigole à l'eau courante et abondante. Sept périodes passent. Voici que la terre engendre les plus belles plantes. »

- Les poitrines de la foule vibrent de questions dans un silence impressionnant. Hallaj n'est pas un homme comme les autres. Les visages expriment cette différence dans des regards soudain habités par le grand questionnement devant cet être, cette force, qui les

bouleverse. Un mythe est en train de naître en face d'eux. Les yeux cillent devant cette lumière qui déjà irradie le corps.

- Une femme appelée Fatima s'approche de la croix et lui demande ce qu'est le soufisme.

Hallaj répond :

- « Car la pleine lune est pauvre au prix de Ton visage, Ô Pleine Lune ! »

- Hallaj regarde les quatre vingt quatre notables qui l'ont condamné, assis au pied de l'échafaud, tout de blanc vêtus. Il y a là le vizir Hamîd, le préfet de police Mohammed Abdal Samad, le cadi Ibn Mukram parmi les principaux. Cette racaille gouvernante lui fait penser aux Ad' qu'un premier déluge a emporté dans un autre temps.

- « Eux tous sont déjà passé, traversant le désert, sans y laisser ni puits, ni trace, passés comme la tribu des Ad' et la cité, regrettée d'eux, d'Iram !

- Et derrière eux, la foule abandonnée divague à tâtons. Plus aveugle que les bêtes, plus aveugle même qu'un troupeau de chamelles.

- Le bourreau et ses aides décrochent Hallaj de la croix. On le dépose à terre et sa tête est posée sur un billot de bois.

Il dit encore à haute voix :

- « Ce qui compte pour l'extatique, c'est l'Unique, seul avec lui-même. »

- Abu L Harith lève son sabre et le rabat brusquement. Hallaj gît coupé en deux, décapité. Le vizir, vieil homme froid et calculateur, se lève et dit : « sa mort était nécessaire pour le salut de l'Islam ; que son sang retombe sur nos cous. »

- La sentence a été signée par les Shuhûd, ces érudits censés connaître le Coran sur le bout des doigts. Selon eux, Hallaj s'était perdu en chemin en fait il avait bien compris leur règle du jeu, celui du pouvoir, de l'asservissement par la religion et du profit sans limite. Hallaj devenait l'affreux sorcier à abattre à tout prix. Il devait donc mourir. A demi-mot le vizir Hamîd fit passer le message aux cosignataires, celui du spectre d'une révolution sociale. Hamîd n'avait pas pris la décision tout seul, il ne s'était pas sali les mains, il avait simplement suggéré de se débarrasser de Hallaj.

- Hamd son fils, regarde un instant tétanisé le corps de son père. Mais les bourreaux interviennent pour ramasser le corps et sa tête. Alors le fils se retourne vers la foule impressionnée et silencieuse qui a assisté à cette mort en poussant un immense soupir.

Mon père a dit :

- « Ô mon Dieu, me voici maintenant dans la demeure de mes désirs... Ceux qui ne croient pas à l'heure dernière demandent par dérision qu'elle vienne vite ; ceux qui y croient la redoutent, car ils savent qu'elle est la vérité. »

- Voilà Hallaj dans l'intimité de Dieu. Dans un ciel aussi vaste que l'éternité. Des anges l'escortent pour lui montrer le chemin qui mène à Dieu. Ils l'attendaient ; ils l'ont reconnu aussitôt qu'il a franchi le seuil.

- La vraie vie commence !

Voyageons vers la plénitude visionnaire avec Djalal Al dîn Rûmi qu'on appelait aussi Mawlana, un voyant qui écrivait au temps de Saint Louis qu'en coupant un atome on y trouverait un système solaire en miniature, un chantre de l'amour dévorant au moment où Gengis Khan et ses collatéraux dévastaient le monde. Il reçut le miracle d'un derviche errant, Shams de Tabriz – le soleil de Tabriz – qui lui transmit le secret de la danse extatique des derviches tourneurs,

Djalal al dîn Balkhi Rumi

- Djalal al dîn Rumi a illuminé depuis huit cent ans le monde musulman oriental jusqu'aux frontières du Bengale, mais aussi de plus en plus le monde occidental. Son rêve que la lumière de l'amour puisse rayonner un instant de Konya à Samarkand et Boukhara fut amplement réalisé. Il naquit aux premières années du XIII^e siècle (604 de l'Hégire, 1207 de l'ère chrétienne). Il était de race royale par sa mère et sa grand-mère et appartenait à une famille de savants par son père Baha ud din Walad. Voici quelques jalons essentiels de sa vie.

« Ô jour, lève-toi ! Des atomes dansent,
 Les âmes éperdues d'extase dansent.
 La voûte céleste, à cause de cet être, danse,
 A l'oreille je te dirai où l'entraîne sa danse.
 Tous les atomes qui se trouvent
 Dans l'air et dans le désert,
 Sache bien qu'ils sont épris comme nous.
 Et que chaque atome, heureux ou malheureux,
 Est étourdi par le soleil de l'âme inconditionnée. »

- En 1219, invité par Nadjmaudin Kubra fondateur de l'ordre de la Kubrawiya de Samarkand, le père de Rûmi se rendit dans cette ville. Son père descendait d'Abu Bakr compagnon fidèle du Prophète. Il était considéré comme un des maîtres religieux du Khorassan, un pôle du soufisme qui suivait la voie de Ghazâli. Mawlana jeune homme l'accompagna.

- « J'entends la douce voix du rossignol,
 Et la brise du Sama a ravi mon cœur ;
 Je vois dans l'eau se mirer l'image de ma bien-aimée,
 Et dans la rose se trouve le parfum de notre intimité. »

- De retour à Balkh, Baha ud dîn Walad monte en chair très grave. Le Khowarazm-chah suit son ascension d'un regard inquiet. Il sait que les nouvelles qu'il ramène de Samarkand sont alarmantes. Le Sultan des Savants a un message douloureux à lui transmettre et au-delà de sa personne au peuple :

- « Je vais quitter Balkh et sache qu'après moi l'armée bien équipée des Mongols, troupes de Dieu pareilles à des sauterelles répandues sur la terre dont il a été dit – je les ai créé de ma puissance et de ma colère – arriveront. Elles dévasteront la contrée du Khorassan, elles semeront la mort et la désolation et arracheront l'empire à son Roi au milieu de cent mille douleurs et lamentations. Balkh périra par la main de Gengis Khan. »

- « Hier, nous avions tant de bonheur et de prospérité et aujourd'hui, nous sommes tombée dans le feu qui peut brûler le monde entier. Hélas ! Dans le livre de notre sort la main divine a écrit (un jour) qu'il en serait ainsi pour hier et que tel serait notre destin aujourd'hui. »

- Gengis Khan s'approcha de Balkh. Baha ud dîn Walad, son fils Mawlana, sa fiancée Gawhar Khatoun et tous leurs proches quittèrent leur ville peu de temps avant l'arrivée des mongols. Ils firent un très long voyage traversant la Perse et d'autres contrées.

- « Durant des années et des mois j'ai parcouru la route
Par amour de la lune, inconscient du chemin, perdu en Dieu
Ne regarde pas ces pieds qui marchent sur la terre
C'est sur son cœur que marche l'amoureux de Dieu
Et le cœur enivré, que sait il de la route, de l'étape, des distances ? »

- Après de longs mois d'une marche harassante la caravane se trouve devant les portes de Nishapur. Dans un jardin délicieux, un havre de paix, Mawlana rencontre Attar, le grand poète, auteur de la « conférence des oiseaux » :

- « Toi mon garçon, tu vas bientôt semer le feu dans le cœur des amoureux ! »

- « O grand homme, tu as parcouru les sept cités de l'Amour, tandis que moi, j'en suis toujours au tournant d'une ruelle ».

- « Pas pour longtemps mon jeune ami, pas pour longtemps. »

- La caravane reprit sa route vers Bagdad. Là, ils furent reçus par le cheikh Sohrawardi qui leur donna des nouvelles alarmantes sur l'avancée des Mongols.

- « Des guerriers de la steppe couverts de sang poursuivent dans les ruelles de Merv hommes, femmes et enfants et les massacrent au sabre systématiquement. Les mères sur le point de succomber poussent leurs enfants en avant pour qu'ils échappent à la tuerie, avant d'être égorgées ou éventrées. Les petits êtres en hurlant tentent de se réfugier dans les recoins, mais d'autres soldats surgissent à leur tour, les empalent avec des lances et les transportent gigotant encore au bout de leurs armes. La tuerie est atroce, méthodique. »

- « Tolouï, l'un des fils de Gengis Khan, assis dans la plaine face à la ville sur un siège doré préside cet égorgement collectif. Dans une terrifiante ambiance macabre, tandis que certains de ses hommes continuent la boucherie, d'autres incendent la ville. »

- « Sais-tu encore, que les hommes que les Mongols épargnent servent de cible humaine ? Déguisés en soldats, la lance dans le dos, ils avancent les premiers dans la plaine et se font tuer par leurs propres frères devant les fossés de protection des villes. Ensuite leurs cadavres comblent ces fossés et permettent à l'armée mongole d'avancer plus facilement à l'assaut des murailles... Sais-tu encore que l'on fait des pyramides de têtes humaines distinctes pour les hommes, les femmes et les enfants ? La destruction est implacable. Ensuite, l'arrière garde de l'armée mongole fait semblant de partir ce qui permet aux rares survivants de croire un instant au miracle et lorsqu'ils sortent de leur repaire, des soldats reviennent pour les égorer jusqu'au dernier... même les chiens et les chats sont massacrés... »

- « Gengis Khan tue la terre de Ferdowsi et d'Ibn Sina (Avicenne), pour agrandir un espace qui sert de glacis à son empire. »

- La caravane poursuivit sa route vers la Mecque. Puis ils allèrent à Médine où Mawlana et son père s'inclinèrent sur la tombe du Prophète. Ils se rendirent ensuite à Jérusalem sous le dôme de la mosquée, près du rocher. Enfin les mosquées d'or qui dépassent les toits annoncèrent la ville de Saint Paul. A Damas, Baha ud dîn Walad rendit visite à un maître de la pensée islamique, Ibn L'Arabi. En voyant Mawlana et son père, Ibn Arabi prononça ces paroles célèbres :

- « Dieu soit loué, un océan marche derrière un lac ! »

Il leur offrit sa maison pour la nuit et fit venir quelques musiciens.

- Après avoir voyagé dans le nord-est de l'Anatolie, la famille de Rûmi et son escorte arriva à Lâranda – aujourd’hui Karamân. En 1222, c’était une bourgade beaucoup plus importante que de nos jours. C'est là que Mawlana passa de l'adolescence à l'âge d'homme. Peu de temps après leur arrivée, sa mère, Mu'mina Khatoun mourut. Baha ud dîn Walad et son fils y séjournèrent sept ans. En 1222, les Mongols prenaient Herat. En 1225, Mawlana se maria à Gawhar Khatoun. Hélas, la belle Gawhar devait mourir peu après avoir mis son deuxième fils au monde. C'est à Lâranda que Rumi reçut son éducation philosophique et théologique sous la direction de son père. Baha ud dîn Walad lui citait des passages de son ma'arif qui décrit ses expériences d'amour spirituel.

- « Va dans le giron de Dieu et Dieu te serre sur son cœur, t'embrasse et Se relève afin que tu ne puisses le fuir, mais seulement reposer ton cœur sur lui, jour et nuit. »

- « O mon père, comme tu vois juste !
 Chacune de mes fibres porte la trace du Bien-aimé
 Par chaque particule de mon corps parle le Bien-aimé
 Je suis comme une harpe appuyée à sa poitrine
 Et ma plainte est produite par les doigts du Bien-aimé. »

- « Seule l'âme née une seconde fois peut comprendre qu'il existe un autre univers. »

- C'est en 1228 que Baha ud dîn Walad reçut la visite de Ala ud dîn Kayqobad, nommé Emir Moussa, préfet et gouverneur de la province de Konya, qui l'invita à venir s'y établir avec sa famille. Il lui fit bâtir une splendide Madrasa. Baha ud dîn reprit son enseignement. Parmi les disciples du père, le fils apprit vite ce qui lui manquait encore. Et très rapidement le nom de Mawlana se répandit dans la ville entière. Tous les habitants de Konya apprirent que celui qui était venu de Balkh était unique au monde, qu'il était un joyau sans pareil. Femmes, enfants, jeunes et vieux, tous vinrent à lui ; ils furent témoins des prodiges qu'il opérait, ils l'entendirent révéler les mystères.

- Au printemps de la même année, Gengis Khan commença le siège de Sihia dans la province du Kan Sen. Le système de la terreur fut impitoyablement appliqué. Les champs étaient couverts d'ossements humains. C'est là que l'Empereur des Mongols trouva la mort dans le canton de P'ing-Leang, le 18 août 1227.

- Au début de l'année 1231, Baha ud dîn Walad mourut. Après la cérémonie tous vinrent auprès de Mawlana en le suppliant de prendre la place de son père. Rûmi prit donc son siège dans la madrasa. Il

devint le jurisconsul de l'Orient et de l'Occident. Il éleva très haut l'étendard des sciences religieuses de l'Islam.

- Quelque part en Syrie, sur une colline dénudée, Shams de Tabriz marche entre ciel et terre, son grand manteau volant au vent. Il est vêtu d'un feutre noir et a placé sur sa tête, un bonnet étrange également noir. Il a le visage buriné, un regard d'aigle. Le nez plongé dans l'éther, il semble humer l'espace, à l'écoute : dans l'attente.

Il arrive au Meïdan de Damas, ce matin rempli de monde...

- « Ô seigneur, je voudrais que tu me montres un de tes êtres aimés et voilés. »

- « Cette beauté voilée que tu réclames, cette généreuse existence que tu demandes, c'est l'aimable fils de Baha ud dîn Walad, le Sultan des savants :

- « Dieu ! Montre moi son visage béni ! Montre-le moi !»

- « Que donneras-tu comme récompense ? »

- « Ma tête ! »

- Borhân ud dîn Mohaqeq Tirmidhi, disciple de Baha ud dîn Walad pendant son adolescence arriva à Konya sur sa mule. Cet homme qui venait de s'incliner devant Mawlana était un descendant du troisième imam des chiites, Hosayn. Mawlana lui offrit la main du dévouement et le choisit comme chef spirituel. Borhân ud din possédait entièrement la science théologique.

Dans la medresa, Borhan ud dîn tourne autour de Mawlana assis en prière :

- « Dans toutes les sciences de la religion et de la certitude tu as dépassé ton père de cent degrés ; cependant ton père possédait parfaitement la science de la parole et celle de l'extase. »

(Rûmi, à genoux, acquiesce de la tête).

- « Je suis venu pour parfaire, à la demande de ton vénéré père, la science de l'extase afin que tu sois son véritable héritier. »

- « Je suis prêt. » ***(Avec un doux sourire).***

- « Je te demande pour commencer, Mawlana, de prendre un jeûne de sept jours. »

- « C'est très peu, que ce soit quarante jours. »

- « Comme tu voudras – j'ai aménagé pour toi une cellule qui sera murée avec de l'argile. »

(Rumi fait un geste d'acquiescement et se lève interrogateur.)
(Borhan ud din l'invite à le suivre.)

- Quelques jours plus tard, Borhan ud din Mohaqek Tirmidhi vient observer Mawlana à travers une mince lucarne. ... Celui-ci est dans une extase complète, le visage radieux. Il n'a touché à aucune nourriture. Les disques de pain d'orge à ses pieds n'ont pas été entamés.

Plus tard, le séyyid Borhan ud din revient et entend murmurer Mawlana :

- « Tout ce qui existe dans le monde n'est pas en dehors de toi ; cherche en toi-même tout ce que tu veux être. »

Le Séyyid se retire sur la pointe des pieds – Mawlana ne lui adresse aucun regard. Des larmes coulent de ses yeux.

- En 1242 Rûmi se remaria à Kira Khatoun, une chrétienne convertie à l'Islam. Avec elle il eut deux autres enfants. Chams de Tabriz, voyageant de place en place arriva à la capitale des Seldjoukides, Konya, le samedi 26 novembre 1244. Il descendit dans le caravansérail des marchands de sucre et s'enferma dans une chambre misérable, se livrant aux mortifications. Il s'endormit sur une simple paillasse, une brique en guise d'oreiller.

- Ce matin-là, Mawlana se rendit au collège des marchands de coton où il devait donner un enseignement. Il se déplaçait sur sa mule, fidèle compagnon de route dans les endroits où il était invité. En passant devant le caravansérail des négociants en sucre, l'homme au grand bonnet sortit en trombe du lieu, s'approcha de Rûmi et retint la bride de la Mule.

- « O imam des musulmans, qui était le plus grand, Bayazid ou Mohammed ? »

- « Mohammed, l'envoyé de Dieu, est le plus grand des mortels ; est-ce la place de Bayazid ? »

- « Alors que veut dire, en ce cas, ce que le Prophète a dit à Dieu : je ne t'ai pas connu comme il fallait Te connaître, alors que Bayazid a dit : gloire à moi ! Que ma dignité est haute ? »

- « Lorsque Bayazid est parvenu à atteindre Dieu, il se vit satisfait et ne regarda pas au-delà, tandis que l'Elu chaque jours voyait davantage et allait plus loin. »

A cette réponse, Chams de Tabriz pousse un cri strident qui glace les veines de Rûmi et de son entourage et tombe à terre comme projeté par des mains invisibles.

Mawlana fit appel à son entourage. On releva Chams et on le porta, encore inanimé dans la Madrasa toute proche.

- « O amis, je vais m'absenter quelques temps. L'Homme est venu en ce monde pour effectuer une mission ; cette mission est son véritable but ; s'il ne l'accomplit pas, en réalité il n'a rien fait. Aujourd'hui je viens d'être frappé de stupeur ! »

Dans la medresa, Mawlana reste au chevet de Chams, lui tenant la tête sur ses genoux. Après un long moment, l'Homme au bonnet noir sort de sa torpeur. Il regarde longuement Rûmi.

- « Quel est le but des efforts spirituels, des mortifications, de la répétition des prières ? »

- « Comprendre la tradition et les coutumes de la loi religieuse. »

- « Tout cela est extérieur ! » (*Avec un léger agacement*)

- « Qu'y a-t-il au-delà de cela ? » (*Demande-t-il humblement*)

(Les yeux habités par une force peu commune)

- « La connaissance consiste à passer de l'inconnu au connu... dans son Dîwan, le poète Sanâ'î dit : « Si la Connaissance ne t'enlève pas à toi-même, mieux vaut l'ignorance qu'une telle connaissance. Moi je dis que les rayons de lumière de Dieu le Très Haut ne sont pas contenus dans le cœur, mais si tu les cherches, tu les trouveras dans le cœur en tant que reflet de sa propre lumière, de même que tu trouves ta propre image dans le miroir. »

(Mawlana regarde Chams avec un profond amour et tombe à ses pieds)

- A partir de ce jour, la vie de Rûmi bascula. Mawlana sut que son guide suprême sur la voie mystique était Chams de Tabriz et que Dieu consentit qu'il se manifesta à lui et pour lui seul. Personne d'autre n'aurait été digne d'une telle vision. Après une si longue attente, les secrets devinrent pour lui manifestes comme le jour. Il vit celui qu'on ne

peut pas voir ; il entendit ce que personne n'entendit jamais de personne. Il devint Amoureux de Lui et fut anéanti.

- Mawlana invita Chams dans sa maison. Ils s'y enfermèrent pendant quarante jours. La porte en était gardée par Sultan Walad, le fils aîné de Rûmi.

- Pendant ce temps, Mawlana était né une seconde fois. Avec Chams ils devinrent inséparables et passaient des jours et des jours ensemble. Ils subsistèrent durant des mois sans ressentir les besoins humains les plus élémentaires, tant ils étaient transportés dans la sphère du pur amour divin.

- « Qu'est-ce que cela ? »

- « Ce sont les paroles de mon père. »

- « Qu'as-tu à faire de ces choses. »

Puis il saisit les livres et les jette dans le bassin – Mawlana se lève indigné :

- « Qu'as-tu fait ! Dans certains de ces manuscrits se trouvaient les écrits importants de mon père, et on ne les trouve nulle part ailleurs ! »

Chams plonge la main dans le bassin et en ressort les livres, un par un, intacts, sans qu'ils fussent mouillés.

- « Quel est ce secret ? »

(Souriant)

- « Cela s'appelle le désir de Dieu !... Ne lis plus les paroles de ton père. Ne parle à personne... Viens, nous avons à travailler. »

- « Assied-toi... je vais t'apprendre la danse rituelle circulaire. »

(Il sort de son gilet une petite flûte de roseau)

- « Mawlana, j'aimerai que tu saches que lorsque j'étais enfant je voyais Dieu, je voyais l'Ange je contemplais les choses mystérieuses du monde supérieur et du monde inférieur. Je pensais que tous les hommes voyaient de même. Finalement, je m'aperçus que non. Mon maître le cheikh Abou Bakr m'empêcha de parler de cela car les hommes ne sont pas prêts à les entendre. Mawlana sache que les Saints doivent se dissimuler afin de ne pas engendrer le courroux des dominateurs et des orgueilleux qui mènent ce monde... je n'ai pas été envoyé pour faire un quelconque travail avec le peuple. Je ne suis pas venu pour eux. Ceux qui sont en vérité les montreurs de chemin de ce monde, je mets le doigt sur leur veine. Nous devions nous rencontrer Mawlana. »

*(Les yeux ardents, Chams porte la flûte à ses lèvres et se met à jouer divinement)
Pris dans le mouvement de sa musique, Chams se lève et se met à tourner sur lui-même. Il a arrêté de jouer, mais comme par enchantement la musique se poursuit sur la danse.*

- La danse tournoyante fait voler la robe blanche du derviche la main droite est tournée vers le ciel pour y recueillir la grâce, la main gauche vers le sol pour y répandre cette grâce qui a traversé son cœur et que le derviche redonne au monde après l'avoir réchauffé de son amour. Les tours faits dans l'espace autour de la salle figurent la loi de l'univers.

(Mawlana est assis, subjugué, fasciné, des larmes aux yeux. Un poème jaillit de la bouche de Mawlana)

- « Je vois les eaux qui jaillissent de leurs sources Les branches des arbres qui dansent comme des pénitents, Les feuilles qui battent des mains comme des ménestrels. »

- Mais après des moments si intenses et uniques dans la vie de cet être, le monde lui rappela les réalités terrestres. Jalousie et incompréhension des disciples de Mawlana vinrent semer le doute à Konya. Un jour, Chams disparut, il était resté 16 mois dans la capitale des Seljoukides. Alors Mawlana très triste promena sa mélancolie dans le jardin de la madrasa.

- « J'étais neige, à tes rayons je fondis
La terre me but, brouillard d'esprit
Je remonte vers le soleil. »

- La douleur de Rûmi était grande. Il eut des visions de Chams à Damas. Aussi envoya-t-il son fils aîné vers lui pour tenter de le ramener à Konya. Chams revint. Un instant la joie habita de nouveau Mawlana. Des échanges intenses reprurent, mais les haines aussi. Un complot avec le fils cadet de Rûmi se tramait. Il reprochait à Chams de s'être emparé de l'esprit de son père et d'avoir enlevé de force sa fiancée Kimya. Ce dernier avait entraîné autour de lui des notables de la ville.

Le 3 décembre 1247 au soir, Chams et Rûmi conversaient dans la maison de ce dernier.

- « Si les religieux n'aiment pas les danses rituelles que je t'ai apprises c'est que les gens ont une passion animale qui se développe en les entendant. Pour la foule qui ressent cela il est bon que cela soit interdit, mais pour ceux qui ne sont inspirés que de cet amour de l'Unité, ils perdent dans ces danses la notion de la matière, et ne ressentent rien en dehors de Dieu. »

(Son regard devient de plus en plus intense)

- « Si les âmes sont émues en entendant la musique c'est qu'elle l'ont connu alors qu'elles n'étaient pas encore créées. »

- « Un vrai mystique se moque éperdument des conventions, des richesses et des pouvoirs de ce monde qui ne valent pas plus qu'une poussière. »

Mawlana veut prendre la parole à son tour lorsqu'un grattement sur la porte l'interrompt.

- « Mawlana, celui qui parle clairement de l'amour de Dieu, les hommes le tuent. Heureusement notre maison n'est pas la terre. Si le corps tombe, aucune crainte. »

- « *Chams de Tabriz ! Nous voulons te parler !* »

- « Mawlana adieu... on m'appelle pour le supplice ! » *(Caressant le visage de Mawlana)*

- « C'est l'heure... » *(Et il sort brusquement)*

- Dehors, près de la madrasa, parmi les ombres de la nuit, quelques silhouettes humaines entourent l'homme de Tabriz. Le métal brille un instant. Une main plonge un poignard dans le dos de Chams. Deux ombres s'affaissent sous la force du cri et trois autres restent immobiles comme pétrifiés. Parmi eux un rayon de lune désigne Ala ud dîn le fils cadet de Rûmi le couteau à la main. Puis passé leur terreur, deux se baissent sur Chams en tremblant pour constater que l'homme est bien mort, puis ils le prennent l'un par les épaules, l'autre par les pieds et l'emportent. Les autres se dispersent dans la nuit.

Cris, râles, mouvements de groupes

- « O maître, viens ! O maître, viens,
O Seigneur, reviens !
Ne me fais pas languir,
Ne me fais pas languir !
O maître habile, au beau visage, viens !....
O nuit troublée disparaît !
O chagrin indicible éloigne toi !
O intelligence endormie, anéantis-toi !
O plénitude éveillée, viens !
O cœur égaré, viens !
O âme blessée, viens !

O Amour qui dévore le cœur !
 O maître, garde-moi !
 Tu es comme Noé, mon sauveur,
 Tu es mon âme,
 Tu es le vainqueur et le vaincu.
 Tu es le cœur blessé, et moi je suis
 Devant la porte des Secrets.
 Tu es la lumière, tu es la joie,
 Tu es la fortune triomphale ;
 Tu es l'oiseau du mont Sinaï et moi
 J'ai été blessé par ton bec.
 Tu es la goutte d'eau et tu es l'océan,
 Tu es la grâce et tu es le courroux,
 Tu es le sucre et tu es le poison, ne me chagrine pas davantage ! »

- Après la disparition de Chams, Rûmi choisit pour ami et maître de ses disciples Salâh od dîn Faridûn Zarkûb qui avait été disciple lui aussi de Borhân od dîn Muhaqqiq Tirmidhi. Ils restèrent inséparables jusqu'à la mort de Zarkûb dix ans plus tard. Ce fut ensuite Husan ud dîn Tchelebi qui fut choisi pour diriger ses disciples. Rûmi le tenait en grande estime et déclara que c'est sur ses instances qu'il composa son célèbre Mathnawi. Tchelebi et Rûmi y travaillèrent des nuits entières. Mawlana improvisait, Tchelebi écrivait et récitait. Commencée peut-être vers les années 660 de l'hégire, l'œuvre se poursuivit sans doute jusqu'à la fin de la vie de Rûmi en 672, soit en 1294 de l'ère chrétienne.

- Mawlana passa le reste de sa vie à Konya composant une œuvre considérable et dispensant un enseignement spirituel à de très nombreux correspondants, amis et disciples. Ni lui ni les disciples ne faisaient de différence entre les religions et tous pouvaient faire partie de leur entourage.

La légende dorée commença

- « Tout ce qui se passe dans le monde
 Est comme un rêve
 Et l'interprétation en apparaît
 Dans l'autre monde.
 Au firmament, une lune apparut, à l'aube,
 Elle descendit du ciel et jeta sur moi son regard.
 Tel un faucon qui saisit un oiseau, lors de la chasse,
 Elle me ravit et m'emporta en haut des cieux
 Quand je me regardai, je ne me vis plus moi-même,
 Car en cette lune, mon corps par grâce,
 Est devenu mon âme. »

Et enfin, voyageons dans la révolte avec Sayd Bahodine Majrouh, qui transmet en un vaste poème, une exploration spirituelle opérant un implacable décryptage, celui de la tyrannie : manipulation des esprits, coercition des corps, et systématique de la terreur. En même temps, cependant, court ici en filigrane le rêve d'une réalité dorée à travers l'histoire des amants de l'absolu qui rient en plein combat pour triompher de l'horreur des temps.

Sayd Bahodine Majrouh

- Nous sommes le 11 février 1988 à Peshawar au Pakistan. C'est le crépuscule. On frappa à la porte de Sayd Bahodine Majrouh. Le poète afghan se lève et il sait déjà. Comme Hallaj savait lorsqu'il regarda la lune dans sa dernière nuit de cellule en 922 à Bagdad. Comme aussi Chams de Tabriz le savait le 3 décembre 1247 à Konya lorsqu'il entendit des grattements à la porte de la maison de Rûmi.

Coups frappés à la porte, grincement d'une porte qui s'ouvre, crépitements de mitraillette, une voiture part en trombe. Silence

- La menace était sur le seuil, et la mort, celle que Majrouh nommait (la) nécessaire était toujours au rendez-vous.

- « Elle change la vie en destin. Elle éclaire d'une vive lumière de cohérence l'ensemble du passé. L'homme meurt à chaque instant, O chercheur, mais son ombre le suit et invente son avenir. Tout ce qui a commencement un jour doit trouver fin. Dès l'origine, l'être conscient se prépare à mourir, et cette action donne son sens ultime à sa vie. Sans une telle fin, une fin à finir conscience, que serait donc destin et liberté ? »

- Né en 1928 à Kounar au sud-est de l'Afghanistan, Majrouh s'en alla dans les années 50-51 à la rencontre de Montaigne et de Diderot. Il revint de France huit ans plus tard nanti d'un diplôme de docteur en philosophie de l'Université de Montpellier. Puis il exerça les fonctions de doyen à la faculté des lettres de Kaboul, de gouverneur de la province de Kopiçâ, de conseiller culturel en Allemagne. Son exil à Peshawar depuis 1980 était dû à ses engagements.

« La folie du pouvoir deviendra vite épidémie
L'inhumain sera loi

Le crime fera foi
 La haine sera justice
 Et la terreur jouera de ses miséricordes. »

- Majrouh est mort d'avoir parlé clair, dans la langue de l'indépendance, en donnant sa voix aux sans noms. En démontant les rouages puérils du code de l'honneur masculin, il jetait un défi à l'arrogance hypocrite, à l'oppression enfouie, à la bêtise coutumière oublieuse de sa source. Il refusa absolument de céder aux pressions des bigots fanatiques. L'Afghanistan et la liberté lui tenaient trop à cœur, toutes les barbaries lui semblaient indignes comme celle du tchâdri forcé autant que des bombes russes. Le descendant moderne de Saâdi, Attar et Omar Khayyam entendait assumer une mission d'éclaireur critique.

- « Un pèlerin soufi, à l'issue d'un long et dur voyage, atteignit la Mecque et se rendit à la Maison de Dieu, à la sainte Ka'aba. Totalement épuisé, il s'effondra sur place et s'endormit, jambes tournées vers le lieu sacré. Un dévot, à la vue de cette irrespectueuse posture, secoua violemment le Soufi, le sermonnant avec aigreur : - Misérable ! N'as-tu pas honte d'avoir ainsi étalé tes pieds crasseux face à la Demeure où se tient Dieu ? - Oui, assurément, répondit le pèlerin, mais je ne sais que faire. S'il te plaît, aide-moi ; place mes pieds dans une direction où Il ne se tiendrait point. »

- Au cours des années 1960, à Kaboul, à l'occasion d'un séminaire international consacré à Ansari, le célèbre maître spirituel de Herat, la question fut posée de savoir si le soufisme était encore porteur d'un sens pour notre modernité. « Je présentai – dit Majrouh – le Message des soufis au monde moderne. Dans ce communiqué, je disais que la littérature soufie reste parfaitement vivante et possède une haute signification pour l'homme du XX^e siècle et après. Il n'a nullement perdu son sens originel. Le soufisme est essentiellement une expérience intime de l'approche de Dieu : il est donc absolument urgent, moderne et porteur de sens pour l'homme d'aujourd'hui qui est aussi l'homme de toujours. »

- Si le soufi ne se préoccupe guère de l'histoire, il se montre en revanche profondément sensible au temps. Il est conscient du fait que l'effort de l'homme vers la perfection se déploie dans la dimension temporelle : d'où la nécessité de travailler jour et nuit sur lui-même, sur son âme, sur son corps pour gravir, degré après degré, la grande Echelle du temps. »

- Saïd Bahodine Majrouh fut aussi le créateur et infatigable animateur du centre Afghan d'information qui, durant la guerre soviéto-afghane, se

donna mission d'informer, et d'alerter l'opinion de l'état de la lutte réelle, menée à l'intérieur de l'Afghanistan face à l'occupant soviétique.

- « Un intellectuel qui ne plie pas face aux dogmes doit être éliminé : telle est la commune certitude des adeptes de la tyrannie ; quels que soient les oripeaux idéologiques dont se pare celle-ci. En Afghanistan, étoiles rouges et barbes vertes auront partagé cet aberrant axiome en vertu duquel la défense et l'illustration de leurs pensées devaient se fonder sur le meurtre. »

- Dans l'œuvre de Saïd Bahodine Majrouh court un rêve dont la réalité dorée pour inaccessible qu'elle passe aux yeux des gens de sens rassis, disqualifie l'Horreur que l'ordinaire folie des hommes installe si volontiers au centre de la vie.

- « Des jeunes couples jouaient à l'entrée d'un village. Les filles avaient des couronnes de fleurs sur la tête. Les garçons les enlaçaient au passage et roulaient dans l'herbe avec elles. Des hommes et des femmes plus murs devisaient sur des bancs de pierre. Dans les hautes herbes, des enfants faisaient des pirouettes. Une biche paissait sans crainte un peu plus loin. »

- « Soudain le soleil qui brillait s'éteignit.
Une ombre immense glissa sur la terre. »

- « Du haut de la colline toute proche surgit un cavalier noir. Il piqua en direction du village. La biche releva la tête et l'inquiétude vint habiter son œil. Toutes les personnes cessèrent leurs jeux et leurs conciliabules. Les corps se figèrent dans l'espace et tous les regards convergèrent vers le cavalier qui s'approchait au galop. Derrière lui apparut sur la colline une armée à cheval qui s'arrêta sur la crête se découplant entre ciel et terre. Le cavalier stoppa son cheval à quelques mètres des habitants du village en faisant jaillir la terre. »

- « C'était un géant vêtu de ténèbres. D'une main il tenait les rênes de son cheval et de l'autre brandissait une lance. Une immense épée luisait à sa ceinture. Un casque d'acier lui couvrait la nuque. Sur le devant était gravé en rouge un dragon. Des ailes métalliques jaillissaient de chaque côté du casque. De son visage de cendre émanait des bouffées de colère. Sa bouche était tordue par la haine. Dans son rictus on voyait des dents jaunes abominables. Ses yeux violacés étaient injectés de sang. »

- « Racaille inerte et nulle ! Vous vous demandez peut-être qui je suis ? Sachez que je me nomme Ego. Je suis le conquérant du monde. Je suis le chef illimité. Désormais votre village m'appartient. Dès à présent,

vous voici sous mes ordres. Les soumis, les prudents, les couards bénéficieront de ma très haute protection, de ma puissance. Les autres, les rebelles à ma politique, les anarchistes, les gens de conscience, les mystiques seront poursuivis, persécutés, torturés et massacrés sans merci. »

- « Il parcourut, tous les visages en face de lui désormais habités par la peur, puis son regard s'arrêta sur la biche, qui le regardait figée dans le pré. Il la visa avec sa lance, l'arme en sifflant partit dans l'espace et vint transpercer l'innocent animal qui s'écroula dans les fleurs. On vit le sang rouge se répandre tout autour. »

Le cavalier s'adressa alors aux femmes et aux jeunes filles :

- « J'ai fait un long voyage, je suis fourbu. J'ai faim et soif. Un lit est le meilleur pour mon repos. Un rôti de cette bête ! Et une nuit auprès de vos têtes, j'ai dit. »

Puis avec sa lance, il fit signe à ses soldats sur la colline.

- « Dès ce soir, des têtes seront tranchées. »

- « Là haut, la horde de l'apocalypse se mit en marche. »

« Cette horde, Majrouh la nomme avec une ironie mordante, parfois désespérée : « Les combattants de la liberté » Ce sont bien sûr la cohorte de barbus sinistres qui se font appeler « les Frères Ennemis de Satan » dans laquelle il reconnaît d'autres avatars de cet Ego Monstre qui occupe et asservit son sol natal. »

- « Le rire suprême ne rit point

Terrible est Son regard

Abyssal, Son amour. »

- Majrouh a composé une large part de son œuvre sous le règne de Daoud, à travers lequel il discernait clairement la montée en puissance du Monstre.

- « Toutes et tous, jeunes et vieux, étaient tenus de se rendre quotidiennement au temple. Matin et soir, d'y invoquer l'idole et de lui adresser prière. Jour et nuit, d'y faire sacrifice et d'y apporter offrande. Peu à peu, tout ce que la Cité comptait de choses précieuses s'entassa absurdelement aux pieds de la Figure. Ainsi la beauté se retira de la Ville. Ainsi la splendeur fut prisonnière du Temple. »

- « Seul le vieux prêtre savait. Seul il savait qui était le Grand Conquérant. Dans la semi-obscurité d'un recoin du Temple, il réunissait

parfois quelques-uns de ses disciples et il les enseignait. Aux plus avancés, une fois, il réserva ceci :

- Jeunes prêtres ! Serviteurs dévoués du Haut Temple ! Le temps des faciles épreuves a pris fin. Vous, privilégiés que notre Seigneur a destinés à l'accomplissement des missions délicates, vous, élus qu'il a choisi pour porter haut sa gloire, approchez et préparez-vous : Voici venir la vérité, la pleine et âpre vérité !

- Jeunes prêtres, je vais vous initier au secret, au secret de vieille griffe, au secret des secrets ! A vos yeux, j'enlèverai le voile. De ce dévoilement, retenez l'essentiel, qui ne réside pas dans la manière de mettre à nu les secrets, mais bien dans l'art de les savoir voilés. »

- Que devons nous faire, ô Grand-Prêtre ?

- Jeunes serviteurs du Temple, il faut garder le secret... secret ! Donnez-lui constamment déguisements de pratiques et de rites. Organisez des cérémonies de plus en plus solennelles, imposez aux croyants des cultes de plus en plus astreignants – qu'ils aient toujours trop à faire et jamais assez pour être !

- Car les hommes ont satisfaction de pouvoir agir, et malaise de devoir être. Ainsi, comblés par les exercices du culte, gavés de cérémonies, hébétés de rituels, ils seront prêts au sacrifice volontaire.

- Vous seuls, jeunes prêtres, serviteurs du Haut Temple, ne serez pas dévorés comme eux ; vous seuls échapperez au sort commun puisque le Monstre aura besoin de vous !

- que devons-nous entendre par là, ô Prêtre ?

- Sachez ceci, Jeunes prêtres :

- Le Grand Conquérant, le Chef Illimité, le Guerrier Invincible, le Tyran absolu de la Ville et du Temple, notre Maître, est l'affamé des affamés, l'assoiffé des assoiffés, l'ogre implacable de la terre. Il est chasseur d'hommes, loup dévorant les loups, serpent à mordre les serpents.

- Mais les humains, aveugles, sourds, n'ont d'yeux pour voir sa mâchoire infinie, ni d'oreilles pour entendre les cris des suppliciés.

- Vous, gardiens, Hérauts et vigiles de l'Ordre du Grand Affamé, soyez en sorte qu'il soit toujours servi et qu'à jamais il en soit ainsi !

- Que devons nous savoir encore ?

- Préparez vous, jeunes prêtres, serviteurs du Haut Temple ! Gardiens de l'Ordre impérissable, préparez-vous au nom des noms, préparez-vous à recevoir et n'oubliez pas : la révélation ultime demande... que le secret soit gardé secret !

Sachez que le Maître,
 Notre Seigneur le Conquérant du Monde,
 Notre prince le Chef Illimité,
 Notre Phare le Guerrier Invincible...
 N'est autre que le Dragon
 L'Invulnérable
 Le Monstre absolu
 Le Fléau de la terre
 L'inéluctable mangeur d'âmes
 L'insatiable buveur de sang
 Et sachez que tous les hommes sont ses esclaves et sa pâture. »

Bruits de vents puissants, puis plus doux

« Quand le vent eut frappé,
 Quand fut détruite la Cité de l'Âme,
 Quand la tyrannie eut bousculé jusqu'au dernier
 des souffles,
 Le voyageur fut jeté, ah ! Brindille dans l'ouragan,
 Jusqu'au désert sans route,
 Vers l'exode sans but.
 D'autres nombreux, des familles entières
 Jetées au vide, au rien, à l'égarement,
 Cherchant un lieu et ne sachant,
 De l'eau et ne la trouvant
 Ou bien trouvant un puit et
 Voyant leurs mains vides. »

Dans son œuvre maîtresse : « Ego Monstre » (qui réunit « Le Voyageur de minuit » et le « Rire des Amants »), Saïd Bahodine Majrouh, ne réduit pas la parole poétique au silence par la mort. Les armes des assassins, la haine et la terreur ne sont rien et la violence, au bout du compte ne peut donner que la mesure de l'impuissance.

- « Désordre, angoisse, indécision : vous êtes au désert O Amis exilés et vous versez de l'eau dans le gosier des chefs, mais leur pouvoir est votre désert, votre désert abreuve ce pouvoir, quand eux-mêmes ne sont rien. Ils voyagent, grâce à vous et dans le monde entier. A leur retour, ils font ripaille avec les loups d'ici et se partagent les butins, puis ils vous jettent des miettes et attendent votre amour... Amis, Amis, si vous sortez de ce désert ? »

- « Le spirituel, Amis, est un très vieil arbre, et les torrents des temps de désolation ne l'ont jamais déraciné. Ses racines enfoncent l'esprit dans la matière. Son tronc appuie le conscient sur l'inconscient. Ses deux branches maîtresses sont la sagesse et l'amour. La profusion de ses ramifications exalte les sciences et les arts, la connaissance et la poésie. Des fleurs exquises jaillissent de ses feuillages, et des fruits parfumés mûrissent dans sa splendeur. Parfois cependant, des fleurs de sang paraissent et des fruits très amers, en tel endroit de ce grand arbre. Mais ces fleurs et ces fruits-là se fanent et pourrissent vite. Leur couleur flamboyante /et leur goût trompeur n'empoisonnent que les ignorants, et le vieil arbre reste à jamais l'arbre du sens. »

- « Mais il est aujourd'hui bien menacé ! Des fleurs plus que douteuses l'envahissent avec leurs fruits menteurs. Et des mains que manipule le Monstre ont empoigné la hache des révoltes. Et le Monstre attend de votre complicité abusée, de votre souffrance, de votre égarement que vous joigniez vos mains à celles qui déjà veulent manier la hache des ténèbres. Mais si vous résistez à cette tentation, si vous dépistez la ruse dans le principe, Amis, ni le fer de la hache, ni les terreurs ni les violences n'auront raison du très vieil arbre, qui est vous-même. »

- « Le soufi est spontanément non-conformiste. Dissident qui défend sa liberté individuelle, il nargue sans cesse le despotisme et s'en réfère à sa seule discipline. Il respecte les lois qui n'attendent pas à sa liberté. Il prie pour aller vers la maîtrise de soi. Jamais il ne passe compromis avec le mensonge et l'iniquité. »

- L'Exil !

- « Un soir de soleil descendant lentement sur l'Horizon, je partais, orienté sur les lointains, je commençais. Marche incertaine, marche inconnue malgré la plaine obscure, en moi, une lumière semblait luire, clarté trompeuse et rassurante des mémoires. »

- « O amis, qui suis-je ?
Un signe dans le désert ?
Une flèche vers nulle part.
Une allusion aux rivages du sens ? »

- « Amis, l'Homme est un point d'interrogation
Jeté à travers le monde,
Une flèche dans l'inconnu,
Une errance aimantée afin que sa vie soit.
Ce signe sans mesure entre l'être et le soi. »

Bruits de rivières, de cris joyeux et rires

- « J'entendais, porté par la brise,
Le chant plaintif du ney.
J'entendais le grondement
Dans la vallée de la rivière bondissante,
Les gerbes irisées, les cris, les rires et le flux...
Jusqu'aux grandes ondulantes,
Cruches dansées sur la tête,
Allant à la fontaine, elles,
Chuchotant de l'amour à des amants cachés. »

Un soir dans la nuit de l'exil, le voyageur discuta avec ses amis résistants qui avaient fui eux aussi le pays qui était sous la botte du Monstre.

- « Amis, celui qui aspire au rang de dirigeant et soigne son nom et sa réputation, celui-là est déjà converti à la religion de l'orgueil, déjà dévoré par son monstre intérieur. D'un tel homme, faire un héros, à un tel homme, dédier un palais, voilà qui est bâtir un temple pour le Malin, voilà comment appeler sur soi la tyrannie, l'horreur et la catastrophe. Les héros qui, par goût de l'héroïsme et avidité de gloire, sont ainsi amenés à pactiser avec le Monstre et à se laisser guider par lui sont les premiers à être dévorés. Car le Monstre ne respecte qu'un seul et unique pacte : celui qu'il a conclu avec lui-même.

- L'exil s'aggravait et les habitants du pays d'accueil s'enlisaient dans des ornières de rancœur, de convoitise et de haine, en sorte que le pays d'accueil perdait le sens de l'accueil.

- Au nom de la Guerre sainte contre le Mal, ils se lancèrent dans une surenchère d'interdits. On cassa des instruments de musique, jugés diaboliques. On cessa de danser et de chanter. On voila des femmes. On les cloîtra. On les musela. Hors du père, du frère et de l'époux, aucun homme n'approcherait. Et bien entendu ces dirigeants ne respectaient pas pour eux-mêmes toutes ces lois qu'ils ne cessaient d'édicter.

- Isolées, coupées de tout, les femmes étaient les plus malheureuses. Parfois elles recevaient la visite de femmes philanthropes venues de l'Occident. Jusqu'au jour où certains fanatiques de la foi décrétèrent que ces étrangères étaient des impies, ou bien qu'elles appartenaient à d'autres religions, et que jamais elles ne devraient être reçues dans le foyer d'une réfugiée au cœur pur.

- Ces Frères de la Tuerie, vociféraient chaque jour plus fort, poussaient les gens à des rites nouveaux, les forçait à l'obéissance. Des heures et des heures, ils se relayaient pour d'interminables harangues où ne vibraient que colère, haine, appel au meurtre. Ceux qui ne les suivaient pas disparaissaient mystérieusement. On retrouvait, torturés et mutilés, des cadavres dans les marais. Où on ne retrouvait rien... La délation constituait l'un des tout premiers actes de leurs rituels de boucherie contre les âmes et les corps.

- On savait encore, ça et là, que jamais les anciens maîtres spirituels n'avaient exalté la haine, la colère ni la vengeance et qu'ils ne confondaient pas le goût du sang et l'appel de la foi. Mais qui aurait osé rappeler ces évidences ? »

Dans toute son œuvre, Saïd Bahodine Majrouh met en garde l'homme face aux poisons de l'égocentrisme. Ego, l'insuffisant éclaireur savoure alors sa suffisance et règne vite en Maître absolu dès qu'il a réussi à persuader l'homme, au fond de son âme, qu'il était toute son âme. Désormais, il n'admettra d'autre volonté que la sienne, d'autre autorité que son ordre, d'autre vérité que sa propre vision, d'autre action que l'exercice de son pouvoir. L'orgueilleux Ego, dans la volonté de tout soumettre à son pouvoir ; L'orgueilleux Ego, dans sa volonté de tout soumettre à son auto-adulation, en vient un jour ou l'autre à jeter au cachot l'ange de l'amour et la beauté.

- « On ne trouble pas impunément le repos éternel du Créateur. De l'intérieur de la Maison intime, là-bas, un messager a pu localiser la porte où frappent les Amants.

- Pourquoi étions-nous donc créés ? »

Alors on a envoyé le messager leur dire ceci :

- « J'ai créé pour vous les jardins parfumés, les fleurs et leurs couleurs, les oiseaux, les rivières afin que vous-même et tous les êtres puissiez vous y nourrir et vivre, goûter la beauté du monde et vous y aimer. Je n'ai pas fait tout cela pour être harcelé de questions. Cessez de questionner ! Cessez de demander ! »

- « Ami de toujours, un certain chemin te reste à parcourir Enfin au crépuscule, un soir, tu atteindras les Rivages...L'océan du Sens te découvrira, illimité et nu. »